

PHAN SI SU
Thongkhian Kham TAKUM
Bouali MANITHIP
HOUANG Ying Tcheun
HOUANG Lu Ming

**CONTRIBUTION À LA CONNAISSANCE
DE L'HISTOIRE ET DE LA CULTURE
ZHUANG À PARTIR D'ÉLÉMENTS
*linguistiques comparés***

Compte-rendu du 5^e colloque sur les études thai (tai)¹
Institut d'anthropologie du Guangxi, Kunming, mai
1990
(trad. de Grégory KOURILSKY)²

Un examen de la langue parlée par la population zhuang de la région du Guangxi permet de mettre en évidence l'étroite parenté historique et culturelle de ce groupe ethnique avec les populations thaïe et lao.

« Depuis le Guangxi jusqu'au-delà des limites du Sud-Est du Yunnan, les langues que l'on rencontre sont relativement homogènes ». C'est ce qu'avait

¹ Traduit du chinois en lao par Thongkhian Kham Takun et Bouali Manithip en 1990 ; retraduit du lao en français par Grégory Kourilsky en 2009 dans le cadre de la numérisation des collections de *Péninsule*.

² Identification et transcription en pinyin des termes chinois du texte lao par M.-S. de Vienne.

observé le poète Zhao Yi 赵翼, chef du district de Zhen An fu (镇安府)³ sous la dynastie des Qing, il y a environ deux siècles. Celui-ci avait en effet consigné les observations qu'il avait pu effectuer au cours des batailles qui opposèrent les Chinois aux Birmans (sous la 33^e année du règne de Qianlong de la dynastie Qing, *i.e.* 1768), dans son ouvrage *Yanpu zaji* 檐曝雜記. Dans ce texte, l'auteur note par exemple

Le vernaculaire parlé dans les régions orientales est semblable à ceux pratiqués dans les villes de Zhen An fu et de Tai Ping fu dans la région du Guangxi, avoisinante de l'Annam. Si l'on considère par exemple les expressions courantes telles que *kin khao*₂, *kin lao*₂ ou *kin sā*, la prononciation et la hauteur tonale ne présentent guère de différence. Le vocabulaire est dans l'ensemble très semblable, mis à part quelques variations occasionnelles. Lorsque je parcourais les villes du sud du Yunnan, le guide qui m'accompagnait était originaire de la ville de Chun An fu. Cet individu utilisait sa propre langue pour converser avec les habitants désignés par le nom de *phu*. Or *phu*, signifie « groupe ethnique Tai », et ce terme était ainsi employé comme autonyme à l'époque ancienne.

Le lexique zhuang est identique à celui des Thaïs et des Lao dans 60 à 70 % des cas. La zone qui englobait jadis Chun An fu et Tai Ping fu était située en aval de la rivière Chi jiang et d'une partie de la rivière Yue jiang, lesquelles coulent dans la région du Guangxi, elle-même frontalière avec le Vietnam. La zone comprend notamment les villes de Debao, Jingxi, Songtuo, Daxin, Tiandeng et Longzhou. Cette région est habitée par le groupe ethnique zhuang. Ce dernier terme n'est pas autonyme puisque les Zhuang se désignent eux-mêmes par l'ethnonyme « *Tho* » ou « *Nong* », ces termes signifiant littéralement « population locale » dans la langue *zhuang* parlée au sud de Guangxi. La langue « *tho* » connue dans ces quelques régions est semblable à la langue parlée dans la région du sud-est du Yunnan, voire à l'extérieur de celle-ci.

Ce que Zhao Yi décrit ici sont les relations linguistiques entre l'ethnie Zhuang de l'Est (ou du Sud-Est) de la région autonome du Guangxi et les Tai du Yunnan, ainsi qu'avec certaines minorités vivant aujourd'hui au Laos, en Thaïlande et en Birmanie⁴. Ce sujet a intéressé un certain nombre de chercheurs ou observateurs, chinois et occidentaux, jusqu'à très récemment. Tous s'accordent à dire que les langues des différentes régions citées ci-dessus appartiennent à la famille linguistique tai. Parallèlement, les

³ Aujourd'hui Debao 德保, région autonome du Guangxi.

⁴ Ndt : Certaines parties du Yunnan ont en effet été intégrées à la Birmanie, à la Thaïlande et au Laos à partir de la période coloniale.

chercheurs, chacun de leur côté, ont exposé leur propre point de vue sur la diversité des liens qu'entretiennent ces groupes ethniques. La proximité linguistique et culturelle des Tai du Yunnan et avec certains groupes ethniques du Laos, de Thaïlande et de Birmanie est assez bien connue. Cependant, les Zhuang résidant à l'Est du Guangxi, également proche de par leur culture des Tai du Laos, de Thaïlande et de Birmanie, n'ont que rarement suscité l'intérêt des spécialistes. Les ressemblances ou les différences qui les rapprochent ou les distinguent des précédents doivent faire l'objet de recherches spécifiques afin de pouvoir être mieux identifiées. Le présent article se propose d'étudier les relations historiques et culturelles entre ces populations, par le biais d'une étude linguistique comparative entre les langues zhuang, thaïe [siamoise] et lao. Et sur cette base, d'identifier les caractéristiques propres aux populations zhuang.

1. PREMIERS ÉLÉMENTS POUR UNE ANALYSE DES RELATIONS ENTRE LES LANGUES ZHUANG, LAO ET THAÏE

La langue sert à échanger des informations et des opinions entre les individus. Au départ, on peut imaginer que les populations primitives qui vivaient dans une région commune partageaient une même langue, laquelle a pu continuer à se diffuser depuis ces temps reculés jusqu'à nos jours. Par l'élaboration d'une ou plusieurs langues communes, il était possible de se comprendre et de procéder à des échanges. Par la suite, un même groupe de population a pu se diviser en plusieurs branches et évoluer séparément dans diverses directions. Certains groupes ont alors émigré tandis que disparaissaient des populations nomades. D'autres, au contraire, se sont rassemblés et ont fusionné. Ces mouvements ont pu occasionner l'apparition d'un grand nombre de langues locales et de dialectes. En parallèle, la société continuait de se développer et l'histoire a fait avancer les choses. D'un autre côté, certaines caractéristiques linguistiques au sein d'un même groupe ont pu être préservées dans le temps. Au bout du compte, on se retrouve avec une pluralité de langues qui sont originaires d'une même zone, mais qui présentent des variations (dans le vocabulaire, la prononciation, etc.). Ces caractéristiques communes se répercutent dans le mode de vie quotidienne de ces populations lao, *zhuang* et thaïe.

L'analyse des éléments linguistiques de base permet de mettre en évidence des liens étroits entre les langues (et leur origine) lao, *zhuang* et thaïe. En premier lieu, il convient d'établir un modèle qui permettrait d'identifier les caractéristiques partagées par ces langues. Ce modèle pourra s'attacher à

décrire le système phonétique, la grammaire, le lexique ou encore l'étymologie.

1. Système phonétique

La minorité zhuang fait usage d'une langue et d'une écriture qui lui est propre. La langue zhuang est très similaire à la langue lao et à la langue thaïe. Comme celles-ci, elle est composée de phonèmes consonantiques, vocaliques et d'accents tonals.

1.1. Consonnes

Le système consonantique de la langue zhuang est proche des systèmes consonantiques lao et thaï, avec les consonnes « moyennes » (*aksà̀n k̄āng*), basses (*aksà̀n tam*), hautes (*aksà̀n sūng*) ainsi que des groupes consonantiques. En ce qui concerne ces derniers, la langue zhuang n'autorise cependant que les associations /kw/ et /k^hw/. Il faut aussi noter que la langue zhuang du nord du Guangxi ne comporte pas les dentales aspirées (hautes ou basses).

1.2. Voyelles et accents tonals

Le système vocalique de la langue zhuang ne présente guère de différence avec les langues lao et thaï. On y trouve également des voyelles simples et les voyelles composées (diphtongues), et la longueur des phonèmes vocaliques est pertinente.

L'utilisation des accents tonaux des langues zhuang, lao et thaïe est également similaire. On observe simplement des divergences sensibles de prononciation dans un certains nombre de termes du lexique commun.

1.3. Consonnes finales

Les consonnes finales de la langue zhuang sont au nombre de huit : /k/, /t/, /p/, /ŋ/, /n/, /m/, /j/, /w/⁵, soit les mêmes qu'en langues thaïe et lao. Lorsque celles-ci sont combinées avec certaines voyelles (/euy/, /iw/, etc.), elles peuvent être considérées comme « voyelles spéciales » (*sara phisēt*), et celles-ci sont toujours longues.

⁵ Ndt : L'auteur emploie dans le texte la terminologie grammaticale du lao et du thaï : « *mè̀̀₁ kak, mè̀̀₁ kad, mè̀̀₁ kap, mè̀̀₁ kang, mè̀̀₁ kan, mè̀̀₁ kam, mè̀̀₁ kay et mè̀̀₁ kaw* », la dernière syllabe servant à désigner la finale (le terme *mè̀̀₁* signifiant littéralement « mère », ici au sens figuré « famille », *i.e.* « ensemble »). Il est plus clair d'adapter dans la traduction le système phonétique international.

2. Grammaire

La grammaire de la langue *zhuang* est également semblable aux grammaires lao et thaïe : la phrase se construit au moyen de verbes, classificateurs, prépositions, conjonctions, onomatopées, etc. Tous ces éléments sont importants pour donner du sens à la phrase, laquelle suit en général le modèle sujet – verbe – complément. Les exemples ci-dessous permettent de comparer les grammaires zhuang, thaï et lao :

Zhuang	Lao	Thaï
<i>kōy paī nā</i> [« je vais à la rizière »]	<i>khày₂ paī nā</i>	<i>khày₂ paī nā₆</i>
<i>bia dèng</i> [« feuille rouge »]	<i>baī dèng</i>	<i>baī dèng</i>

Les caractéristiques de la langue zhuang sont ainsi presque identiques à celles des langues thaïe et lao. On trouve néanmoins des différences relatives aux individus, animaux, plantes, fruits et objets de différentes catégories. Par exemple, [le classificateur pour] les animaux en langue zhuang est *tū*, alors que les Thaïs et les Lao utiliseront les termes *tō* ou *twa* :

Zhuang	Lao	Thaï	
<i>tū kai₁</i>	<i>twa kai₁</i>	<i>twa kai₁</i>	[« le poulet »]
<i>tū mū₂</i>	<i>twa hmū</i>	<i>twa hmū</i>	[« le cochon »]
<i>tū līng</i>	<i>twa līng</i>	<i>twa līng</i>	[« le singe »]
<i>sām twa⁷ pit</i>	<i>sām twa pet</i>	<i>sām twa pet</i>	[« trois canards »]

Le vocabulaire utilisé pour les plantes peut aussi présenter des dissemblances :

Zhuang	Lao	Thaï	
<i>kō</i>	<i>kok</i>	<i>kok</i>	[« l'arbre »]
<i>cat kō mai₂</i>	<i>cet kok mai₂</i>	<i>cet kok mai₂</i>	[« sept plantes »]
<i>mat</i>	<i>met</i>	<i>malet</i>	[« le grain »]
<i>mat thū</i> haricot »]	<i>met thwa₁</i>	<i>malet thwa₁</i>	[« grain de

⁶ Ndt : en thaï du centre (siamois), on dira plutôt *phom paī nā*.

⁷ On attendrait plutôt « *sām tū pit* » si le classificateur doit être *tū*. S'agit-il d'une erreur ?

Le procédé de comparaison des éléments quantifiables en zhuang est par contre le même qu'en thaï-lao :

Zhuang	Lao	Thaï
<i>kōy sūng kwā mày</i>	<i>khày₂ sūng kwā cao₂</i>	<i>khày₂ sūng kwā cao₂</i>
[« Je suis plus grand que toi »]		
<i>kōy kin lāy kwā mày</i>	<i>khày₂ kin hlāy kwā cao₂</i>	<i>khày₂ kin hlāy kwā cao₂</i>
[« Je mange davantage que toi »]		

Le zhuang emploie également un système de classification pour classer les individus, les animaux et les choses. Tout comme en thaï et en lao, ce système juxtapose un terme générique (classificateur) à un déterminant. Par exemple, pour évoquer un animal de la classe des oiseaux, le classificateur *nok* (« oiseau ») sera placé devant un déterminant qui caractérise l'espèce particulière [ex : *nok khao*, « tourterelle »] ; le classificateur pour les poissons est *pā* (« poisson »), celui pour les éléments liquides est « *nam₂* » (« liquide »), celui pour les arbres est *kok* (ou *maï₂*) (« arbre », « bois »), etc.

Zhuang	Lao	Thaï	
<i>nok kao</i>	<i>nok khao</i>	<i>nok khao</i>	[« tourterelle »]
<i>nok ēn</i>	<i>nok èèn₁</i>	<i>nok èèn₁</i>	[« hirondelle »]
<i>pia duk</i>	<i>pā duk</i>	<i>plā duk</i>	[« poisson-chat »]
<i>nāy</i>	<i>nam₂ lāy</i>	<i>nam₂ lāy</i>	[« salive »]
<i>nam₂ bō₁</i>	<i>nam₂ bà₁</i>	<i>nam₂ bà₁</i>	[« eau de source »]
<i>maï₁ māk</i>	<i>maï₂ kin māk</i>	<i>phol</i>	[« fruit »]

3. Vocabulaire de base

Le vocabulaire de base de la langue zhuang se distingue peu de celui des langues thaïe et lao. La distinction se fera surtout au niveau de la prononciation [*i.e.* au niveau tonal] mais celle-ci ne diffèrera que dans une très faible mesure dans la plupart des cas. Si l'on considère ce qui vient d'être dit, on s'aperçoit que les trois langues sont intimement liées en matière de lexique, commun dans une très large mesure. Seule la prononciation, le plus souvent, varie.

La langue zhuang elle-même peut être divisée en deux branches principales. On compte également une bonne douzaine de variantes dialectales régionales. La langue lao, quant à elle, comprend également plusieurs divisions : la langue du Nord, celle du Centre et celle du Sud. La

langue thaï peut également être répartie entre langue du Nord [« yuon »], du Nord-Est⁸ (Isan), du Centre [« siamois »] et du Sud. Reste à tester l'hypothèse que « la plupart des langues sont identiques ». Pour comparer les lexèmes monosyllabiques, on choisira ici à titre d'exemple les termes identiques ou qui présentent de fortes similitudes dans les lexiques respectifs de ces trois langues (du moins suffisamment pour une intercompréhension), afin de chercher des liens dans l'évolution de la prononciation de ces trois langues.

Si l'on considère le vocabulaire le plus original, le plus archaïque, on constate qu'à l'origine, les langues tai s'attachaient en premier lieu à décrire les éléments naturels : ce que les gens pouvaient observer dans le ciel, dans la nature environnante, dans leur corps ou simplement dans toute forme d'activité humaine. Ce lexique primitif présente suffisamment de similitudes d'une langue à l'autre pour qu'on puisse en déduire une origine commune :

Zhuang	Lao	Thaï	
<i>fā</i>	<i>fā₂</i>	<i>fā₂</i>	[« le ciel »]
<i>thā van</i>	<i>tā van (ta van)</i>	<i>tā van⁹</i>	[« le soleil » (astre)]
<i>düüan</i>	<i>düüan</i>	<i>düüan</i>	[« la lune »]
<i>dāw</i>	<i>dāw</i>	<i>dāw</i>	[« l'étoile »]
<i>füüa₂</i>	<i>füüa₂</i>	<i>füüa₂</i>	[« le nuage »]
<i>fün</i>	<i>fon</i>	<i>fon</i>	[« la pluie »]
<i>dèèt (dit)</i>	<i>dèèt</i>	<i>dèèt</i>	[« le soleil » (rayon)]
<i>phā (pheuy)</i>	<i>phū</i>	<i>phū</i>	[« le mont »]
<i>dàày</i>	<i>dàày</i>	<i>dàày</i>	[« la montagne »]
<i>nam₂ (ram₂)</i>	<i>nam₂</i>	<i>nam₂</i>	[« l'eau »]
<i>tā₁</i>	<i>thā₁</i>	<i>thā₁</i>	[« la berge »]
<i>dààng</i>	<i>dong</i>	<i>dong</i>	[« la forêt »]
<i>mai₁ (faï₁)</i>	<i>mai₂</i>	<i>mai₂</i>	[« le bois » (matériau)]
<i>beu (bàày)</i>	<i>bae</i>	<i>bae</i>	[« la feuille »]

⁸ Ndt : la langue dite « thaï Isan », la langue thaï de la région de l'Isan, ne se distingue de la langue lao proprement dite que par un processus progressif de conformité à la langue de la région de la Chao Praya (Bangkok), en marche depuis l'annexion à la Thaïlande (fin XIX^e s.) de cette région qui fut jadis partie intégrante, du moins en partie, du royaume lao du Lan Xang. Il resterait aussi à établir ce que les linguistes, thaïs et occidentaux, entendent par « langue yuon », qui ne se distingue guère du lao (terme qui désignait, rappelons-le, toutes les populations tai du nord de la Péninsule, jusqu'à l'époque coloniale qui distingua les populations selon les aires d'administration).

⁹ Ndt : Dans les trois langues, *van* peut-être remplacé par *ven*.

<i>dààk</i>	<i>dààk</i>	<i>dààk</i>	[« la fleur »]
<i>lāk</i>	<i>hāk</i>	<i>rāk (ācian)</i>	[« la racine »]
<i>fai (feuy)</i>	<i>fai</i>	<i>fai</i>	[« le feu »]
<i>hōy</i>	<i>hày</i>	<i>hày</i>	[« le mollusque »]
<i>pia</i>	<i>pā</i>	<i>plā</i>	[« le poisson »]
<i>süü</i>	<i>süüa</i>	<i>süüa</i>	[« le tigre »]
<i>mā nai</i>	<i>mā nai</i>	<i>mā nai</i>	[« le loup »]
<i>līng</i>	<i>līng</i>	<i>līng</i>	[« le singe »]
<i>ngüüa</i>	<i>ngü</i>	<i>ngü</i>	[« le serpent »]
<i>hnū (nō)</i>	<i>hnū</i>	<i>hnū</i>	[« la souris »]
<i>tēn (tīn)</i>	<i>tèèn</i>	<i>tèèn</i>	[« le frelon »]
<i>tō</i>	<i>tàà₁</i>	<i>tàà₁</i>	[« la guêpe »]
<i>kung₂</i>	<i>kung₂</i>	<i>kung₂</i>	[« la crevette »]
<i>pū (pō)</i>	<i>pū</i>	<i>plū</i>	[« le crabe »]
<i>kwāng</i>	<i>kwāng</i>	<i>kwāng</i>	[« le cerf »]
<i>mū dààk</i>	<i>mū pā₁</i>	<i>mū pā₁</i>	[« le sanglier »]
<i>mā</i>	<i>mā</i>	<i>mā</i>	[« le chien »]
<i>sūng (sààng)</i>	<i>sūng</i>	<i>sūng</i>	[« haut »]
<i>khāw</i>	<i>khāw</i>	<i>khāw</i>	[« blanc »]
<i>dam</i>	<i>dam</i>	<i>dam</i>	[« noir »]
<i>dēng (ding)</i>	<i>dèèng</i>	<i>dèèng</i>	[« rouge »]

La liste de vocabulaire ci-dessus met en évidence qu'en ce qui concerne le vocabulaire primitif, les langues zhuang, lao et thaïe sont très similaires. La variante dialectale zhuang du Nord désigne le ciel [*fā₂*] par le terme *bin*, ce qui est peut-être dérivé du terme thaï-lao *pīn* [« grimper »]. Le terme *tā ven* (soleil) devient *tāng ngōn*, ce qui signifie littéralement « la lanterne du ciel » ou « la lampe du jour ». Comme à cette époque reculée, il n'y avait pas de lampe, il y a donc dû y avoir un changement ultérieur à partir de *tā ven*, qui signifie « l'œil du milieu du jour ». Nos ancêtres considéraient en effet l'astre solaire comme étant « l'œil du jour ». Enfin, la langue zhuang appelle le sanglier *mū dààng*, c'est-à-dire un « cochon de forêt », tout comme en lao (*dààng* = *dong* = *pā₁*, « forêt »).

La liste ci-dessous présente des termes servant à désigner les organes ou parties du corps humain. La mise en regard des trois lexiques atteste de manière encore plus certaine ces ressemblances :

Zhuang	Lao	Thaï	
<i>thū₂</i>	<i>hwa</i>	<i>hwa₂</i>	[« la tête »]
<i>phem₂</i>	<i>phom</i>	<i>phom</i>	[« les cheveux »]
<i>mōm</i>	<i>khmààm₁</i>	<i>hmààm₁</i>	[« la fontanelle »]
<i>hnā₂ phyak</i>	<i>hnā₂ phāk</i>	<i>hnā₂ phāk</i>	[« le front »]
<i>con cao (khon cao)</i>	<i>khon kh'īw₂</i>	<i>khon kh'īw₂</i>	[« les sourcils »]
<i>khon thā</i>	<i>khon tā</i>	<i>khon tā</i>	[« les cils »]
<i>tā (thā)</i>	<i>tā</i>	<i>tā</i>	[« les yeux »]
<i>khèèn (kèèn)</i>	<i>khèèn</i>	<i>khèèn</i>	[« le bras »]
<i>sōk</i>	<i>sààk</i>	<i>sààk</i>	[« le coude »]
<i>mung</i>	<i>müü</i>	<i>müü</i>	[« la main »]
<i>hlang mung</i>	<i>hlang müü</i>	<i>hlang müü</i>	[« le revers de la main »]
<i>hnā₂ mung</i>	<i>hnā₂ müü</i>	<i>hnā₂ müü</i>	[« le plat de la main »]
<i>nīw₂ mung</i>	<i>nīw₂ müü</i>	<i>nīw₂ müü</i>	[« le doigt de la main »]
<i>kok khèèn</i>	<i>kok khèèn</i>	<i>kok khèèn</i>	[« le ras » (main incluse)]
<i>nīw₂ mē₁</i>	<i>nīw₂ pō₂</i>	<i>nīw₂ mēè₁</i>	[« le pouce »]
		<i>müü</i>	
<i>nīw₂ cē</i>	<i>nīw₂ sī₂</i>	<i>nīw₂ sī₂</i>	[« l'index »]
<i>nīw₂ kyang</i>	<i>nīw₂ kāng</i>	<i>nīw₂ kāng</i>	[« le majeur »]
<i>nīw₂ ...</i>	<i>nīw₂ nāng</i>	<i>nīw₂ nāng</i>	[« l'annulaire »]
<i>nīw₂ thang₂</i>	<i>nīw₂ kààγ₂</i>	<i>nīw₂ kààγ₂</i>	[« l'auriculaire »]
<i>fā₁ mung</i>	<i>fā₁ müü</i>	<i>fā₁ müü</i>	[« la paume de la main »]
<i>ak</i>	<i>ok (euk)</i>	<i>ok</i>	[« la poitrine »]
<i>num</i>	<i>nom</i>	<i>nom</i>	[« le sein »]
<i>tààng</i>	<i>thààng₂</i>	<i>thààng₂</i>	[« le ventre »]
<i>ēw</i>	<i>èèw</i>	<i>èèw</i>	[« la taille »]
<i>lang</i>	<i>lang</i>	<i>lang</i>	[« le dos »]
<i>kon₂</i>	<i>kon₂</i>	<i>kon₂</i>	[« le postérieur »]
<i>khā</i>	<i>khā</i>	<i>khā</i>	[« la jambe »]
<i>kok khā</i>	<i>kok khā</i>	<i>kok khā</i>	[« la jambe » (pied inclus)]
<i>khao</i>	<i>khao₁</i>	<i>khao₁</i>	[« le genou »]
<i>fā₁ tin</i>	<i>fā₁ tīn</i>	<i>fā₁ tīn</i>	[« la plante des pieds »]
<i>nang</i>	<i>nang</i>	<i>nang</i>	[« l'épiderme »]
<i>lip (let)</i>	<i>lep</i>	<i>lep</i>	[« les ongles »]
<i>nī₂</i>	<i>nüüa₂</i>	<i>nüüa₂</i>	[« la chair »]
<i>pao₂ thā</i>	<i>bao₂ tā</i>	<i>bao₂ tā</i>	[« la cavité oculaire »]
<i>khwāng thā</i>	<i>khààp tā</i>	<i>khààp tā</i>	[« orbite »]
<i>ling thā</i>	<i>kèèn₁ tā</i>	<i>kèèn₁ tā</i>	[« la cornée »]
<i>ēng thā</i>	<i>kèèw₂ tā</i>	<i>kèèw₂ tā</i>	[« le cristallin »]

<i>nam thā</i>	<i>nam₂ tā</i>	<i>nam₂ tā</i>	[« les larmes »]
<i>nā₂</i>	<i>nā₂</i>	<i>nā₂</i>	[« le visage »]
<i>khēw (rüü)</i>	<i>hū</i>	<i>hū</i>	[« l'oreille »]
<i>dang</i>	<i>dang</i>	<i>dang</i>	[« le nez »]
<i>mom₁</i>	<i>nwat</i>	<i>nwat</i>	[« la barbe / la moustache »]
<i>pāk</i>	<i>pāk</i>	<i>pāk</i>	[« la bouche »]
<i>pheuy pāk (rēm pāk)</i>	<i>hīm pāk</i>	<i>rīm pāk</i>	[« les lèvres »]
<i>hīk (ngīk)</i>	<i>ngüüak</i>	<i>ngüüak</i>	[« les gencives »]
<i>hēuk</i>	<i>lüüak</i>	<i>phedān pāk</i>	[« le palais »]
<i>khèw₁ (fan)</i>	<i>khèw₂ (fan)</i>	<i>fan</i>	[« les dents »]
<i>ngüüak</i>	<i>hüüak</i>	<i>ngüüak</i>	[« le palais (supérieur) »]
<i>khèw₁ mā</i>	<i>khèw₂ mā</i>	<i>fan mā</i>	[« les dents... ? »]
<i>khèw₁ kok</i>	<i>khèw₂ kok</i>	<i>fan kok</i> (<i>krām</i>)	[« les molaires »]
<i>khèw₁ thūy</i>	<i>khèw₂ nā₂ ngèè</i>	<i>fan nā₂</i>	[« les incisives »]
<i>khèw₁ num</i>	<i>khèw₂ nam₂ no</i> <i>m</i>	<i>fan</i> <i>nam₂ nom</i>	[« les dents de lait »]
<i>lin</i>	<i>līn₂</i>	<i>līn₂</i>	[« la langue »]
<i>rō (vō)</i>	<i>khà</i>	<i>khà</i>	[« le cou »]
<i>āy nok</i>	<i>khà hày</i>	<i>khà hày</i>	[« la pomme d'adam »]
<i>nüng (āy)</i>	<i>nyāng</i>	<i>nyāng</i>	[« la trachée »]
<i>kèè₂</i>	<i>kèè₂</i>	<i>kèè₂</i>	[« la joue »]
<i>don₂</i>	<i>kadon₂</i>	<i>kradon₂</i>	[« la nuque »]
<i>bā₁</i>	<i>bā₁</i>	<i>bā₁</i>	[« l'épaule »]
<i>khon</i>	<i>khon</i>	<i>khon</i>	[« les poils »]
<i>ààk ngāy</i>	<i>ààk pàng</i>	<i>ààk</i> <i>pàng¹⁰</i>	[« le cerveau »]
<i>sim tao</i>	<i>hwa cae</i>	<i>hwae cae</i>	[« le cœur »]
<i>tap</i>	<i>tap</i>	<i>tap</i>	[« le foie »]
<i>püüt</i>	<i>pàat</i>	<i>pàat</i>	[« le poumon »]
<i>sai₂</i>	<i>sai₂</i>	<i>sai₂</i>	[« l'intestin »]
<i>sai₂ kē₁</i>	<i>sai₂ kèè₁</i>	<i>sai₂ kèè₁</i>	[« l'intestin grêle »]
<i>māk ēw</i>	<i>tai (māk</i> <i>khai₁ lang)</i>	<i>tai</i>	[« les reins »]
<i>mām₂</i>	<i>mām₂</i>	<i>mām₂</i>	[« la rate »]

¹⁰ Se dit également *smààng*, en thaï comme en lao.

<i>dūk</i>	<i>(ka)dūk</i>	<i>(kra)dūk</i>	[« les os »]
<i>gnün</i>	<i>en</i>	<i>en</i>	[« les nerfs/ les tendons »]
<i>lüüat</i>	<i>lüüat</i>	<i>lüüat</i>	[« le sang »]
<i>thī (hān)</i>	<i>hüüa₁</i>	<i>ngüüa₁</i>	[« la sueur »]
<i>māk khai₁ tham</i>	<i>māk khai₁ ham</i>	<i>lūk khai₁</i> <i>ham</i>	[« les testicules »]
<i>vāy (sāy)</i>	<i>khōy</i>	<i>khway</i>	[« le pénis »]
<i>hī (hē)</i>	<i>hī</i>	<i>hī</i>	[« le vagin »]
<i>mī</i>	<i>màày</i>	<i>màày</i>	[« les poils pubiens »]
<i>khē₂</i>	<i>khī₂</i>	<i>khī₂</i>	[« les excréments »]
<i>gnāw₁ (nēw₁)</i>	<i>gnyāw₁</i>	<i>gnyāw₁</i>	[« l'urine »]
<i>khē₂ dang</i>	<i>khī₂ dang</i>	<i>khī₂ dang</i>	[« le résidu nasal »]
<i>nam mūk</i>	<i>nam₂ mūk</i>	<i>nam₂ mūk</i>	[« la morve »]
etc.			

Dans le tableau ci-dessus figurent 81 termes¹¹ zhuang avec leur équivalent en lao et en thaï. 52 sont plus ou moins semblables dans les trois langues, ce qui représente 64,2% de l'échantillon. Les termes qui sont prononcés de la même manière (ou qui ont la même hauteur tonale) et qui permettent ainsi l'intercompréhension sont au nombre de 21, ce qui correspond à 25,9% du total. Seuls sept termes montrent de réelles différences, soit une proportion de 9,6%. Bien que ces termes lexicaux présentent de véritables dissemblances, ils possèdent néanmoins des caractéristiques communes, en tout cas suffisamment pour autoriser une intercompréhension. De plus, la recherche étymologique permet de montrer que même les termes distincts relèvent d'une origine sémantique commune. Considérons par exemple le terme thaï-lao *nīw₂ nāng* [« l'annulaire »] : *nāng* en langue zhuang signifie « jeune », « en formation », et a donc une signification proche du thaï et du lao¹². Cependant le terme *nīw₂ nāng* doit avoir disparu de la langue zhuang et n'a été conservé qu'en langue lao et en langue thaï. En ce qui concerne le terme thaï-lao *nīw₂ kàày₂* [« l'auriculaire »], la langue zhuang emploie le terme *nīw₂ thāng₂*, avec *thāng₂* qui doit donc être l'équivalent du lao *hāng* (ou *kàày₂*), et donc signifier en zhuang « le plus petit » ou « le dernier ». Ainsi, le terme *thāng₂* est-il l'équivalent du lao *kàày₂*. Un autre exemple pertinent est la locution lao « *māk khai₁lang* » [qui désignent les reins] : pour

¹¹ Ndt : erreur des auteurs. On en dénombre seulement 80.

¹² Le sens premier de *nāng* en lao comme en thaï est « jeune fille », mais on l'emploie aussi pour désigner les végétaux à l'état de jeunes pousse.

désigner cet organe, la branche septentrionale de la langue zhuang, parlée au Guangxi, emploie le classificateur *māk*, qui est le classificateur pour les fruits (*māk māi*₂, *phol māi*₂ ou *lūk*¹, ce qui est une façon imagée de décrire les reins en raison de leur ressemblance avec des fruits. La langue zhuang du Sud désigne ces organes par le terme *māk ēw*, ce qui est aisément compréhensible [litt. « les fruits de la taille »]. On peut donc constater que la langue zhuang du Sud et la langue lao utilisent de la même façon la métaphore du fruit pour désigner les reins. La langue thaï utilise par contre le terme *taī*, également connu en lao et en zhuang, mais pour désigner le gésier ou la rate. Pour le terme lao *hwa cae* [« le cœur »], les populations zhuang du sud du Guangxi emploieront le terme *sim tao*, qui est apparenté à *sam*₂ *thao*₂ de la langue de Guangdong [*i.e.* cantonais] qui veut dire « le cœur ». Le terme original *hwa cae* a donc disparu du zhuang. Cependant, les termes *rak* [« aimer »], *khàp* [« remercier »], *khàp cae* [« merci »] ou *nük khit* [« penser »] sont inconnus des populations zhuang du nord du Guangxi qui emploient le terme *kai*, tandis que celles du sud connaissent le terme « *kàày* », proche phonétiquement de *kai*. *Rak*, *khàp* et *nük khit* sont évidemment dérivés de *hwa cae*. Ainsi, on peut retrouver les mots composés *khàp cae*, *cae khàp*, *cae kit*, etc. Un examen attentif des termes zhuang *kai* ou *kàày* révèle qu'ils sont dérivés du mot thaï-lao *cae*. Ces évidences se retrouvent en langues lao et thaï avec par exemple *pāk* [« la bouche »], synonyme de *sop*, qu'il est possible de rapprocher du terme *sūp* [« aspirer »], connu dans les trois langues. L'expression thaï-lao *rim pāk* (ou *rim sop*) [« le bord des lèvres »] se dit en zhuang *rēm pāk*. Les mots *rēm* et *rim* sont synonymes de *sāy*, *khàp* et *khè̀m* [« la limite », « le bord »].

À partir de cette brève étude lexicale comparative, on constate que la terminologie relative à la nature des langues zhuang, lao et thaï présente des caractéristiques semblables. À l'inverse, certains termes de vocabulaire montrent des différences sensibles, ce qui est somme toute bien naturel dans l'évolution des langues vivantes, quand bien mêmes celles-ci seraient originaires de la même localité. En bref, les vocables zhuang, lao et thaï ne sont pas très distincts les uns des autres, bien que certaines différences ne soient pas à négliger. Une comparaison et une recherche étymologique mettent en évidence l'origine commune pour ces trois idiomes.

Concernant les langues zhuang, lao et thaï, les termes employés pour désigner les organes du corps humain sont semblables. De la même manière, le vocabulaire qui relatif au corps – en état ou en action – est similaire d'une langue à l'autre (les termes entre parenthèses sont les mots lao et thaïs) :

- ā pāk* (*ā₂ pāk*) [« ouvrir la bouche »]
dā₁ (*dā₁*) [« insulter »]
kāng pāk (*pāk vao₂*) [« parler »]
khū (*hwa, hwa rà*) [« tête », « rire »]
cang (*sang*) [« haïr »]
hai₂ (*hai₂*) [« offrir », « donner »]
gneun (*yüün*) [« se tenir debout »]
gnao (*ngao*) [« triste »]
nang₁ (*nang₁*) [« s'asseoir »]
nang₁ gnàng gnà (*nang₁ yàng yà₂*) [« s'accroupir »]
nàn (*nàn*) [« s'allonger »]
tüün₁ (*tüün₁*) [« se réveiller »]
paï (*paï*) [« aller »]
pheuy (*gnāng₁, deun*) [« marcher »]
gnàng₁ (*khām₂, gnàng₁*) [« traverser »]
gnāng (*gnāng₁*) [« marcher »]
gnang₁ (*gnàng₁*) [« fouler »]
mā (*mā*) [« venir »]
ngom thū₂ (*kom₂ hwa*) [« baisser la tête »]
ngāng (*ngāy*) [« se retourner »]
nī (*nī*) [« fuir »]
lam₂ (*lom₂*) [« tomber »]
han (*hen*) [« voir »]
lap thā (*lap tā*) [« fermer les yeux »]
mung (*màng*) [« regarder »]
ngen thū₂ (*ngèèn hwa*) [« pencher la tête en arrière »]
thā₂ (*thā₂, khà₂y*) [« attendre »]
kin (*kin*) [« manger »]
gnam₂ (*gnam₂*) [« mâcher »]
küün (*kün*) [« avaler »]
dōt (*dūt*) [« aspirer »]
om (*om*) [« sucer »]
hāk (*hāk*) [« vomir »]
cūp (*cūp*) [« embrasser »]
pao₁ (*pao₁*) [« souffler »]
pàn₂ (*pàn₂*) [« nourrir à la becquée »]
khüün (*küüa, lyāng₂*) [« nourrir »]
sūng (*sūng*) [« haut »]
tam₁ (*tam₁*) [« bas »]
pī (*phī, tuy₂*) [« gros »]

thāy (tāy) [« mort »]
thāy (tāy tèt₁ gnang dek) [« mort en bas-âge »]
khai₂ (khai₂) [« fièvre »]
rā₁ (hā₁) [« épidémie »]
sway (sway₁, sway₂) [« humecter »]
pèèt (pèèt) [« contaminer »]
āp (āp) [« baigner »]
cūng (cūng) [« guider »]
ūm₂ (ūm₂) [« porter »]
kààt (kààt) [« enlacer »]
kyāp (kep) [« ramasser »]
ao (ao) [« prendre »]
they (thüü) [« apporter »]
beek (bèèk) [« porter sur le dos »]
pit (pit) [« fermer »]
püüt (püüt) [« ouvrir »]
fāk (fāk) [« frapper (avec la paume) »]
tup (thup) [« frapper (avec le poing) »]
top (top) [« gifler »]
thāy kom (tāy kum) [« mourir en couches »]
map (map) [« mourir subitement »]
kam (kam) [« saisir »]
lūp (lūp) [« caresser »]
daī₂ gnin (daī₂ gnin) [« entendre »]
dūm (dyām) [« chatouiller »]
kao (kao) [« gratter »]

Parmi les 66 verbes qui figurent ci-dessus, on observe que seul les termes zhuang *kāng pāk (pāk vao₂ en lao-thaï)* et *pheuy (deum, gnāng₁ en lao-thaï)* sont complètement étrangers au thaï et au lao. Lorsque l'on isole et examine la racine des mots tels qu'on l'a fait précédemment, il s'avère qu'ils proviennent presque tous d'une origine commune. Considérons la locution zhuang *kāng pāk* : *kāng* vient du terme *kàng₁*, et vient donc du lexique cantonais qui comporte le terme *pāk phūt*. Quant au terme *pāk*, il est connu en lao et en thaï comme étant un nom commun qui a dérivé en verbe¹³. La langue zhuang du sud de la Chine emploie également le mot *vao₂* de la

¹³ Ndt : *pāk* peut effectivement être traduit en français soit par un verbe (« parler »), soit par un nom commun « bouche », selon sa position dans la phrase, ce qui est le propre des langues dites isolantes.

même manière qu'en thaï-lao, mais avec le sens de « répéter à outrance » (*vao₂ lam₁ lai*). Toutes ces données mettent en évidence l'origine commune de ces trois langues.

Lorsque l'on compare le vocabulaire cité ci-dessus, les bases élémentaires des langues zhuang, lao et thaï, en général et particulièrement en matière de règles grammaticales, sont similaires : ces langues sont bien nées dans une même région, sans qu'aucun doute ne soit possible.

4. À la recherche de la langue originelle commune des trois langues d'après le vocabulaire employé dans la riziculture (sur brûlis ou irriguée)

Toutes ces langues qui sont originaires de cette région fonctionnent sur un modèle unique. Les langues zhuang, lao et thaï ont une origine commune et une structure identique, élaborées par nos ancêtres au moment de l'invention de la riziculture dans l'Asie. Notre langue originelle a émergé corrélativement aux techniques fondamentales de plantation du riz.

Les termes qui sont en rapport avec la riziculture et la production de riz et de nourriture en général, ou même avec l'habitat ou les objets utilitaires courants, reflètent le mode de vie des populations zhuang, lao et thaï ; ils diffèrent peu d'une langue à l'autre, comme le montrent les exemples suivants :

Zhuang	Lao	Thaï	
<i>phan</i>	<i>phan</i>	<i>phan</i>	[« lier »]
<i>khao₂ phan</i>	<i>khao₂ phan</i>	<i>khao₂ phan</i>	[« riz non trié »]
<i>mā₁ phan</i>	<i>mā₁ phan</i>	<i>mā₁ phan</i>	[« riz mélangé »]
<i>tē kya₂</i>	<i>tā kā₂</i>	<i>tā klā₂</i>	[« semis »]
<i>vān₁ kya₂</i>	<i>vān₁ kā₂</i>	<i>vān₁ klā₂</i>	[« semer à la volée »]
<i>luk kya₂</i>	<i>thààn kā₂</i> (<i>lok kā₂</i>)	<i>thààn klā₂</i>	[« récolter »]
<i>dam nā</i>	<i>dam nā</i>	<i>dam nā</i>	[« repiquer (le riz) »]
<i>dāy nā</i>	<i>khāt nā</i>	<i>dāy nā</i> (<i>khṛāt nā</i>)	[« herser »]
<i>raī₁</i>	<i>hai₁</i>	<i>raī₁</i>	[« essart »]
<i>rāw₁ pā₁</i>	<i>lāw₁ pā₁</i>	<i>puk peūk pā</i> (<i>lāw₁ pā₁</i>)	[« espace forestier »]
<i>dong</i>	<i>dong</i>	<i>dong</i>	[« forêt dense »]
<i>khut</i>	<i>khut</i>	<i>khut</i>	[« creuser »]
<i>müüiang</i>	<i>müüiang</i>	<i>müüiang</i>	[« canal »]

<i>khway₂</i>	<i>hway₂</i>	<i>hway₂</i>	[« rivière »]
<i>kūk</i>	<i>cok</i>	<i>càp</i>	[« bêche »]
<i>thai</i>	<i>thai</i>	<i>thai</i>	[« charrue », labourer »]
<i>kan thai</i>	<i>khan thai</i>	<i>khan thai</i>	[« manche (d'un outil) »]
<i>pāk thai</i>	<i>pāk thai</i>	<i>pāk thai</i>	[« le bec (d'un outil) »]
<i>ēk</i>	<i>èèk</i>	<i>èèk</i>	[« joug »]
<i>sāt</i>	<i>süüak</i>	<i>süüak</i>	[« corde »]
<i>khēw₁</i>	<i>khāt</i>	<i>khāt</i>	[« herse »]
<i>thai nā</i>	<i>thai nā</i>	<i>thai nā</i>	[« labourer la rizière »]
<i>pyān₁ nā</i>	<i>khāt nā</i>	<i>khāt nā</i>	[« herser la rizière »]
<i>long kyā</i>	<i>sae₁ fun₁</i>	<i>sae₁ puy₄</i>	[« mettre de l'engrais »]
<i>rūng khao₂</i>	<i>hwang khao₂</i>	<i>rwang khāw₂</i>	[« mettre le riz en épi »]
<i>mūt</i>	<i>mūt</i>	<i>mūt</i>	[« couteau »]
<i>kēw₁ khao₂</i>	<i>kyāw₁ khao₂</i>	<i>kyāw₁ khāw₂</i>	[« moissonner le riz »]
<i>fāt khao₂</i>	<i>fāt khao₂</i>	<i>fāt khāw₂</i>	[« battre le riz »]
<i>thāk khao₂</i>	<i>tāk khao₂</i>	<i>tāk khāw₂</i>	[« faire sécher le riz »]
<i>lao₂ khao₂</i>	<i>lao₂ khao₂</i>	<i>lao₂ khāw₂</i> (<i>sāng khāw₂</i>)	[« grenier à riz »]
<i>bung</i>	<i>bung</i>	<i>bung (krabung)</i>	[« panier à grain »]
<i>sā₂</i>	<i>sā₂</i>	<i>sā₂</i>	[« panier »]
<i>rān (kān)</i>	<i>mai₂ khān</i>	<i>mai₂ khān</i>	[« palanche »]
<i>thāp</i>	<i>hāp</i>	<i>hāp</i>	[« porter sur l'épaule »]
<i>thām (rām)</i>	<i>hām</i>	<i>hām</i>	[« porter à deux mains »]
<i>kwyāk</i>	<i>khok</i>	<i>khrok</i>	[« mortier »]
<i>sāk</i>	<i>sāk</i>	<i>sāk</i>	[« pilon »]
<i>tām khao₂</i>	<i>tam khao₂</i>	<i>tam khāw₂</i>	[« piler le riz »]
<i>dong₂</i>	<i>dong₂</i>	<i>dong₂</i>	[« filet de pêche »]
<i>fat khao₂</i>	<i>fat khao₂</i>	<i>fat khāw₂</i>	[« vaner le riz »]
<i>khyāng</i>	<i>kheung</i>	<i>ta krèèng</i>	[« panier à claire-voie »]
<i>khyāng khao₂</i>	<i>kheung khao₂</i>	<i>ta krèèng</i> <i>khāw₂</i>	[« mesurer la quantité de riz »]
<i>khao₂ lūp</i>	<i>khao₂ līp</i>	<i>khāw₂ līp</i>	[« grain de riz vide »]
<i>rèp</i>	<i>keep</i>	<i>klèp</i>	[« écorce »]
<i>ram</i>	<i>ham</i>	<i>ram</i>	[« arroser »]
<i>màà₂</i>	<i>màà₂</i>	<i>màà₂</i>	[« marmite »]
<i>sao fē (sao fai)</i>	<i>tao fai</i>	<i>tao fai</i>	[« four »]
<i>khya</i>	<i>kā₁</i>	<i>khā₁</i>	[« galanga »]
<i>nūng₂ khao₂</i>	<i>nūng₂ khao₂</i>	<i>nūng₂ khāw₂</i> (<i>hung khāw₂</i>)	[« bouillir le riz »]

Le vocabulaire commun relatif à la riziculture présenté ci-dessus met en évidence le fait que, depuis les origines, les ancêtres des populations zhuang, lao et thaï partagent un même vocabulaire relatif à l'agriculture. On peut donc en déduire que ces populations vivaient ensemble et se sont développés conjointement tout en assimilant les techniques de production rizicoles. Sous les dynasties chinoises Qin et Han, bien que les Zhuang aient déjà été en contact avec les populations han, ils avaient conservé une culture qui leur était propre. Les Lao et les Thaï reçurent plus tard (à partir de l'Inde) une culture bouddhique qu'ils s'approprièrent également. Mais jusque-là, le lexique de base relatif aux travaux rizicoles provenait de la langue vernaculaire et était fermement ancré dans la langue. L'analyse lexicale montre ainsi très clairement que les populations zhuang, lao et thaïe pratiquaient la riziculture depuis des temps fort reculés. Les connaissances dans le domaine de la riziculture (inondée ou sèche) se sont maintenues sans interruption jusqu'à aujourd'hui. La riziculture atteste ainsi des liens, culturel et historique, entre les populations zhuang, lao et thaïes.

Comme le terme *khao₂* (« le riz ») est un terme générique pour les semences ou les céréales, on sait ainsi que depuis l'apparition de la culture des céréales, les Zhuang, les Lao et les Thaï connaissaient déjà la riziculture et que le riz constituait la base de leur alimentation de manière permanente. Aux époques suivantes, lorsque d'autres catégories alimentaires se sont diffusées, le terme *khao₂* (« riz ») a été employé comme classificateur pour désigner ces divers aliments, en formant des mots composés. Le maïs (l. *khao₂ sālī*, th. *khao₂ phōt*), est ainsi désigné par les Zhuang du sud du Guangxi par le terme *khao₂ tai*, tandis que les Zhuang du Nord emploient le terme *hao₂ yāng*. Le mot zhuang du Sud pour désigner le blé (l. *khao₂ bālē₁*) est *khao₂ met*, tandis que les Thaï emploieront le terme *khao₂ sālī* (qui désigne le maïs en lao !). Quant au millet, désigné par les Lao comme par les Thaï par le mot composé *khao₂ fāng₂*, il est connu par les Zhuang du sud du Guangxi sous le nom de *khao₂ phāng*. Ces quelques exemples, par leurs différences, suffisent à montrer que les termes relatifs à l'alimentation céréalière se sont diffusés dans une même région au cours du temps. Au même moment, les trois groupes ethniques adoptaient le terme « riz » (*khao₂*) comme générique pour désigner les autres céréales comestibles. Ces données reflètent une culture originelle commune aux populations zhuang, lao et thaïes en matière de riziculture, puis d'agriculture en général.

Eu égard à cette origine commune, le culte rendu aux « âmes du riz » (*khwan khao₂*), à « l'âme de la rizière » (*khwan nā*) ou à « l'âme du buffle »

(*khwan khwāy*) est donc pratiqué dans les trois cultures zhuang, lao et thaïe, qui effectuent toutes les rituels consistant à « manger les âmes du riz » (*kin khwan khao₂*) et à « manger l'âme de la rizière » (*kin khwan nā*) afin de solliciter les faveurs (de la nature) pour une récolte auspiciuse.

Au cours du cycle annuel, au début des labours, les populations zhuang du nord comme du sud du Guangxi doivent organiser la Cérémonie du Premier sillon (*hèèk nā khwan*). Les villageois prennent du fils de coton [blanc] pour maintenir attachés les bœufs et les buffles, puis cueillent de l'herbe fraîche pour les donner à manger aux bovins, ceci afin de leur formuler des souhaits de bonheur. Une fois achevé le repiquage du riz (*dam nā*), les Zhuang ont coutume de prendre un pédoncule ou une touffe d'herbe et de les placer au centre de la rizière afin de rendre hommage aux « âmes des semis » (*khwan kā₂*) pour que les plants deviennent bien verts et touffus. Ensuite, ils rendent un culte à la 'diguette de rizière', une cavité qui permet l'évacuation de l'eau. Ce dernier culte est appelé par les Zhuang *pāy tāng nā*, ce qui signifie « prier l'extrémité de la rizière », et est célébré dans l'espoir que l'eau vienne en quantité suffisante et de manière à ce que les semis puissent se développer convenablement. Une fois passée la saison du repiquage, il convient de choisir un jour et un moment propices pour « manger l'âme du bœuf et l'âme du buffle » (*kin khwan ngwa kin khwan khwāy*). Au cours de cette journée de fête, on doit sacrifier un canard et un poulet dans l'enclos du buffle et du bœuf, et asperger ces derniers du sang des victimes en guise d'ablution. On prend ensuite une feuille de bananier, un paquet de riz gluant (*hàà₁ khao₂ hnyāw*) pour les offrir aux deux bovins afin que ceux-ci traversent les peines et les difficultés tout au long de l'année à venir.

Le printemps venu, le buffle et le bœuf ont tendance à s'enfuir, effrayés, au bruit du tonnerre. C'est ainsi que leurs âmes les quittent pour circuler le long des chemins ou des champs, si bien qu'elles ne reviennent pas. Il faut donc procéder à une cérémonie qu'on appelle « [rappeler] les âmes des bovins » (*khwan ngwa khwan khwāy*). Lorsque la rizière est proche d'être mûre, il faut choisir un jour propice pour procéder à la cérémonie qui consiste à « manger l'âme du riz » (*kin khwan nā*). Les coutumes des Zhuang veulent que ceux-ci coupent un épi dans la rizière, en fassent une gerbe, puis la fassent bouillir. Une fois cuit, le riz est suspendu au frontispice de la porte de la maisonnée, ce qui symbolise l'invitation des « âmes du riz » (*khwan khao₂*) à revenir se faire vénérer dans la maisonnée. On obtient ainsi l'opulence chaque année.

Ces croyances et ces rituels, les Lao et les Thaï les connaissent également, et vénèrent de manière similaires les « âmes du riz », les « âmes de la

rizière » et les « âmes du buffle », desquelles vont dépendre la qualité de la récolte à venir. Ces « âmes » représentent une sorte de principe vital, qui conditionne l'obtention de nourriture pour la population. Ces cérémonies et rituels divers sont caractéristiques de l'importance accordée aux activités rizicoles dans le déroulement de la vie quotidienne.

Le statut de la riziculture comme fondement de la sphère d'action des populations zhuang est parfaitement illustré par un dicton local – que l'on retrouve également chez les Thaïs et les Lao : « *kyāng tā₁ myā pen dààn nā myā khao₂* », ce qui est l'équivalent de notre proverbe « dans l'eau, il y a des poissons, dans la rizière, il y a du riz ». Emblématique des efforts accomplis pour que la vie soit auspiciouse, ce dicton reflète ainsi une vision commune de l'environnement naturel, du mode d'alimentation, de l'habitat, du monde enfin, des groupes ethnolinguistiques zhuang, thaï et lao.

Ce qui touche à la riziculture est omniprésent dans le vocabulaire le plus ancien, et tout particulièrement dans les toponymes de la région méridionale du Guangxi : les lieux dont les noms commencent par *nā* (« rizière ») sont très nombreux.

Comme chacun sait, la toponymie était jadis en relation avec le territoire ou la région où les sites étaient implantés. Les données linguistiques sont donc liées à des éléments historiques et géographiques. Les toponymes qui comportent le préfixe *nā* sont ainsi caractéristiques des limites de territoire, ce qui permet d'apporter des éclaircissements en matière de délimitations ethniques et/ou géographiques. Les populations zhuang, lao et thaïes sont des populations rizicoles. Par conséquent, la rizière est un élément primordial du mode alimentaire ; l'habitat étant également déterminant, les terres rizicoles les plus vastes deviennent rapidement des lieux d'habitation pour les groupes plus ou moins importants. Ces lieux prennent alors le nom de « village » (*bān₂*). Il est ainsi fréquent que les Zhuang fabriquent des toponymes en fonction des caractéristiques propres de leurs rizières, comme l'illustrent les exemples suivants : *nā bàà₁* [« la rizière de la source »], *nā dàà_y* [« la rizière de la montagne »], *nā tā₁* [« la rizière de la berge »], *nā lààk* [« la rizière au moulin à eau »], *nā ngao* [« notre rizière »], *nā bān₂* [« la rizière du village »], *nā sā_y₁* [« la rizière du chef »], *nā pīt* [« la rizière aux canards »], *nā vā_y* [« la rizière aux buffles »], etc.

Au Laos et en Thaïlande, on nomme la rizière de la même manière. Au Laos, on voit par exemple des toponymes tels que *nā lwāng* [« la grande rizière »], *nā màà₂* [« la rizière de la marmite » (?)], *nā düüay* [« la rizière de l'ergot »], *nā mààn* [« la rizière aux mûriers »], etc.

Les toponymes commençant par *nā* sont donc corrélatifs des caractéristiques attribués à une rizière en particulier. Certains toponymes sont également dérivés de noms de régions, de provinces ou de territoires administratifs ; des toponymes sont devenus des noms de village, de *müang* ou de région, dont certains sont encore en vigueur aujourd'hui.

Bref, les Zhuang, les Lao et les Thaïs possèdent un vocabulaire agricole commun. Ce n'est pas un hasard, car d'une quelconque manière, les ancêtres de ces trois groupes ethniques effectuaient ensemble les travaux rizicoles dans cette région depuis des temps très reculés. C'ensemble qu'ils se sont réunis pour penser et établir un certain modèle de riziculture inondée ou sur brûlis, qui ont chacune leurs propres spécificités. Ces questions historico-linguistiques ont d'ailleurs été discutées de manière très complète par les professeurs chinois Zhou Chenghu et Yi Nujia dans leur ouvrage *La langue vernaculaire et la langue chinoise. Histoire de la riziculture et la diffusion de la riziculture*.

Le présent article a comparé et analysé les variations de la prononciation du terme « riz » (*kha_{o2}*), devenu un terme commun aux dialectes d'un petit groupe de population tai dans la région du sud-est de la Chine, dialectes que les scientifiques ont rassemblés en deux branches : la branche « *kha* » et la branche « *tha* ». Les chercheurs ont observé que le terme *kha_{o2}* pouvait être prononcé de trois manières : *kha_{o2}*, [k^hǎw/], *khāw₂* [k^hǎ:w/] ou *kao* [kaw/]. La prononciation *kha_{o2}*, [k^hǎw/] est la plus ancienne, tandis que les deux autres sont le résultat d'évolutions au cours du temps. Les groupes ethniques qui utilisent la prononciation *kha_{o2}* [k^hǎw/] (parfois sans l'aspiration : *kao₂*, [kǎw/]), et qui font donc usage du terme le plus ancien et qui est répandu dans les régions de Long Zhou 龙州 et de Chong Zuo (崇左 sud-ouest du Guangxi), du Guang Nan (sud-est du Yunnan), du nord de la Thaïlande (époque ancienne) et dans les régions du nord-est de la Birmanie. Ces régions englobent notamment les villes de Müang Phing Siang, Müang Ning Ning, Müang Song Co, Müang Fu Sia, Müang Thian Tüng, Müang Ta Sin, Müang Ching Si, Müang Tü Pao, Müang Na Pho, etc. Chön Tu, connu aujourd'hui sous le nom de Müang Thian Tüng, fait partie du territoire actuel du Laos (d'après les auteurs mentionnés ci-dessus). Dans leur ouvrage, ils présentent une arborescence des langues parlées dans ces régions, distinguant quatre branches principales. Elles se caractérisent notamment par l'utilisation du terme *kha_{o2}* [k^hǎw/] (parfois prononcé *kāw* [ka:w/] ou *kao* [kaw/] selon les locuteurs) depuis les temps reculés ; par l'emploi du terme *nā* [na:/] (« rizière ») dans les toponymes ; par l'emploi de ce même terme

nā [/na:/] (« rizière ») pour désigner les rizières ; et par la culture rizicole de l'*oryza rufipogon*¹⁴ depuis l'antiquité. Ces caractéristiques sont communes aux populations vivant au sud-ouest du Guangxi, dans la partie méridionale de la province chinoise du Yunnan, et dans la partie septentrionale de la Thaïlande, du Laos, du Vietnam et de la Birmanie. Ces cinq régions sont parmi les principales zones rizicoles d'Asie [orientale]. Ce qu'on peut déduire des recherches les plus récentes, c'est que les régions évoquées ci-dessus sont vraisemblablement le berceau de la riziculture sur le continent asiatique.

La prononciation du terme qui sert à désigner le riz (*khao*₂ [/k^hǎw/], *kāw* [/ka:w/] ou *kao* [/kaw/]) s'est transformée conjointement avec l'expansion de la riziculture vers le nord de la Chine. Le caractère chinois 稻 *dāo*₄ [/tǎ:w/], que l'on trouve dans les inscriptions sur carapaces de tortue¹⁵ – les plus anciennes traces d'écriture chinoise – est probablement apparenté au terme *khao*₂ [/k^hǎw/]. Dans le 詩經 豳風七月 *Shi Jing – Bin Feng Ji Yue*, il est écrit qu'au « dixième mois, on récolte le riz 十月穫稻 *shi yue huo dao* », bien qu'en réalité le terme chinois pour désigner le riz soit *tāw*₂, avec la consonne dentale /t/ [au lieu de la consonne /k/ ou /k^h/]. La voyelle /a:w/ se retrouve par contre d'une langue à l'autre. Il est ainsi probable que le caractère chinois qui se lit *dāo*₄ [/tǎ:w/] ait évolué depuis la prononciation originelle en *khao*₂ [/k^hǎw/], *khāw*₂ [/ka:w/] ou *kao* [/kaw/], et qu'il soit devenu par la suite un nom commun spécifique en chinois. Concernant les autres éléments de vocabulaire pour désigner le riz chez les populations du sud-est de la Chine, on peut lire dans l'ouvrage *Shan Hai Jing* 山海经, *Hai Nei Jing* 海内经 – un traité chinois ancien – :

[qu'] entre le sud-ouest et le Fleuve Noir, il y a des rizières larges, vastes et étendues (...), où il pousse du riz blanc et du riz gluant, et encore d'autres variétés ! On le récolte pendant la saison chaude et pendant la saison fraîche.

Le terme *kāw* est le terme chinois ici traduit du vernaculaire pour désigner le riz (*khao*₂). Un autre traité chinois ancien intitulé *Shuo Wen* 說文 emploie quant à lui le terme *hāw*₂ pour désigner le riz lorsqu'il est disposé en gerbes. Le lettré Yin Yi, auteur du *Shan Hai Jing*, a aussi indiqué dans son texte que le « *khao*₂ » le plus savoureux était celui du Guangxi et du Guangdong. La population zhuang de la partie méridionale de Guangxi a changé le terme *khao*₂ en *hāw*₂. Il semble que cette notation, présente dans la langue de la

¹⁴ Parent supposé de l'espèce cultivée *Oryza sativa*, le riz asiatique.

¹⁵ 甲骨文 *jiǎgǔwén*.

minorité tai du sud-ouest de la Chine, soit la plus ancienne pour désigner le riz. Le riz de cette époque devait être un riz d'une qualité tellement extraordinaire que les seigneurs du sud-ouest de la Chine s'en servaient même pour faire des dons à l'empereur. À partir de là, il n'est pas permis de douter que la riziculture, depuis son apparition jusqu'à sa diffusion, ait traversé les siècles. Dans ce domaine, les groupes ethniques Pāy-Yay de la région méridionale de la Chine et l'ensemble des populations de parler tai de l'Indochine (Suvannabhum) n'ont pas ménagé leurs efforts.

2. ÉLÉMENTS DE LINGUISTIQUE HISTORIQUE POUR L'EXAMEN DES CARACTÉRISTIQUES CULTURELLES COMMUNES AUX TROIS GROUPES ETHNIQUES

D'après ce qui précède, les langues zhuang, lao et thaïe entretiennent des liens étroits révélateurs d'une origine commune. Nos ancêtres communs ont mis en place les connaissances nécessaires à la culture du riz (riziculture sèche ou inondée) sur le territoire asiatique. Ces connaissances reflètent un certain modèle culturel, avec ses caractéristiques et ses terroirs propres, qui s'est perpétué depuis les temps les plus reculés.

1. La croyance primitive et ancestrale relative aux « âmes » (*khwan*) ou aux « esprits » (*phī*).

Les notions d'« âmes » (*khwan*) et d'« esprits » (*phī*) sont partagées par les Zhuang, les Lao et les Thaïs, tant au niveau conceptuel qu'au niveau linguistique. Selon ces conceptions, l'être humain contient une pluralité d'« âmes » (*khwan*), lesquelles résident au sommet de son crâne (dans la fontanelle). C'est aussi par cet endroit qu'elles peuvent quitter le corps de leur propriétaire. Si ces « âmes » viennent à disparaître du corps, un malaise s'ensuit inévitablement (fièvres, douleurs, maladie, etc.), qui peut aller jusqu'à entraîner la mort. Cependant, si l'on procède au « rappel des âmes » (l. *eüün₂ khwan*), les âmes peuvent regagner le corps, et leur possesseur, recouvrer la santé voire, son énergie revenue, échapper au trépas. En ce qui concerne le terme employé pour désigner le « rappel des âmes », les Zhuang du sud du Guangxi diront *yēw khwan* (équivalent exact du lao *eüün₂ khwan*). Lorsqu'un enfant est effrayé, ou qu'il est surpris, ses « âmes » peuvent s'enfuir et il peut alors tomber malade. Ses parents doivent alors procéder à une cérémonie de « rappel des âmes » qui doit avoir lieu quand tout est silencieux, au milieu de la nuit, et se dérouler à la croisée des chemins qui

mènent aux maisonnées¹⁶. Dans le rituel zhuang, le grand-père ou la grand-mère doit prendre un morceau de vieux vêtement appartenant à l'enfant et le placer sur un plateau, tout en plaçant deux ou trois tiges d'encens jointes pour « appeler les âmes » – et ce, d'une manière amicale et rassurante. Au milieu de la nuit, à la croisée du chemin, l'aïeul agite le morceau de tissu tout en prononçant « âmes de l'enfant, euy ! Revenez-donc à la maison, à la maison il y a du riz, du poisson, à votre intention ! ». Une fois ces paroles prononcées, on dépose le morceau de tissu sur le plateau (on signifie par-là que les âmes de l'enfant ont désormais intégré la pièce de tissu). Ensuite on s'empresse de revenir à la maison. Une fois arrivé devant la porte d'entrée, il faut s'écrier à voix haute : « nous voilà arrivés ! », ce qui revient à consacrer le retour des âmes dans le corps de l'enfant.

Le vocabulaire qui sert à définir et à nommer les « esprits » (*phī*) parmi les populations zhuang, lao et thaï est, sinon identique, du moins très similaire d'une langue à l'autre. Dans les conceptions locales, toute chose de ce monde possède une conscience¹⁷, ce qui revient à dire qu'en tout endroit se trouve des « esprits ». « Esprits » (*phī*) et divinités (*theadā*, p. *devatā*) ne peuvent pas réellement être considérés comme des catégories distinctes car on ne peut pas vraiment les séparer. On trouve une très grande variété dont voici les plus importants :

Zhuang	Lao	Thaï	
<i>phia₂ pīa</i>	<i>phī pā₁</i>	<i>phī pā₁</i>	[« esprit de la forêt »]
<i>phia₂ sing</i>	<i>phī sāng</i>	<i>phī sāng</i>	[« esprit »]
<i>phia₂ pàà</i>	<i>phī phū</i>	<i>phī phū</i>	[« esprit de la montagne »]
<i>phia₂ kok māi₁</i>	<i>phī nāng māi₂</i>	<i>phī nāng māi₂</i>	[« esprit de l'arbre »]
<i>phia₂ fā</i>	<i>phī fā₂</i>	<i>phī fā₂</i>	[« esprit du ciel »]
<i>phia₂ cū tààng</i>	<i>phī cao₂ thin₁</i>	<i>phī cao₂ thin₁</i>	[« esprit du lieu »]
<i>phia₂ rūn (rūün)</i>	<i>phī hūüan</i>	<i>phī rūüan</i>	[« esprit de la maison »]
<i>phia₂ thū bān₂</i>	<i>phī hwa bān₂</i>	<i>phī hwa bān₂</i>	[« esprit de l'amont »]
<i>phia₂ cao₂ yī₁</i>	<i>phī cao₂ ñae₁</i>	<i>phī cao₂ ñae₁</i>	[« esprit de l'amont »]
<i>phia₂ dang₂ müng</i>	<i>phī lak müüang</i>	<i>phī lak müüang</i>	[« esprit du pilier de fondation de la ville »]

¹⁶ Dans les villages traditionnels, le chemin qui mène au village se sépare, à l'entrée de celui-ci, en une multitude de sentiers qui mènent chacun à une ou plusieurs maisonnées.

¹⁷ Ndt : « *vinyān* » (p. *viññāna*).

Les villageois zhuang ont la réputation de craindre fermement les actes qui risquent de provoquer le courroux des esprits, et connaissent de ce fait un grand nombre d'interdits. S'il se produit des événements néfastes ou si des disputes éclatent, on les attribue aux *phiā₂ lōk*, terme qui désignent les fantômes ou revenants (l. *phī lààk*). Si quelqu'un est fiévreux, qu'il délire, s'il tire la langue tout en roulant des yeux à la manière d'un dément, ou s'il est atteint d'une maladie grave, ou si son malaise se prolonge anormalement, on invoque alors les *phiā₂ phak* (l. *phī khao₂ sing*). Si l'on a commis des actes répréhensibles aux yeux des esprits ou des divinités, on appelle cela *phit phiā₂*, « faire offense aux esprits » (l. *phit phī*). D'une manière générale, tous les maux manifestes tendent à être attribués à une offense faite aux génies. Il faut alors procéder à des cérémonies en faveur des esprits, ou inviter les chamanes qui peuvent les invoquer et neutraliser, ou encore établir une relation contractuelle avec un esprit, pour toutes sortes de choses.

La croyance primitive la plus importante, parmi les Zhuang, est le culte aux esprits ou génies célestes (*phī fā₂*) : ainsi, le serment envers les esprits célestes en langue zhuang se dit « *kin māng₁* ». Il est admis que les individus ayant commis des offenses envers ces génies doivent être frappés par la foudre (en zhuang : « *fā fāk* »). Le ciel punit ceux qui lui ont fait du tort ou qui lui ont manqué de respect. Aussi, il existe une formule de malédiction à l'égard de ceux qui ont accompli des mauvaises actions graves, à prononcer à la face même du coupable :

Va vers le chemin du *ngüüak* que celui-ci te morde !
 Va vers le repaire du tigre, que celui-ci te dévore !
 Puisse cet individu se faire frapper par l'esprit de la foudre !

Les croyances en vigueur chez les Zhuang évoquées ci-dessus sont semblables à celles que connaissent les Lao et les Thaïs, si bien qu'on ne peut pas réellement distinguer ces traits culturels d'une racine commune.

2. La diffusion de la science des incantations des sorciers (*mèè₁ mot*)

Tous les groupes de population zhuang respectent et font usage de la science incantatoire. Depuis la dynastie des Han, il existe des écrits qui attestent que « l'ethnie Yay croit en la divination ». Pour ce qui est du territoire des Zhuang, le *Long Zhou zhi lian* composé sous la dynastie des Qing, témoigne que « dans la région de Long Zhou, lorsque quelqu'un souffre d'une maladie quelconque, on invite la chamane (*mèè₁ mot*) afin que celle-ci psalmodie des incantations dans les demeures ». La plupart des chamanes (femmes) sont des aïeules parmi la lignée du malade. La chamane utilise en général un instrument à trois cordes. Un anneau de cheville est attaché aux pieds du malade. La chamane psalmodie ses incantations au rythme de la cithare qu'elle pince en même temps, tout en secouant l'anneau de cheville ; ce faisant, elle tente d'expulser les esprits malveillants. Le chant de la chamane est « *nā...nā...* ».

Du côté de Debao et de Jingxi, au Guangxi, les chamanes (femmes) portent une coiffe qui leur couvre le visage, constituée d'un tissu à carreaux ou coloré. Un jour, la chamane prend un éventail en papier, un autre jour, elle secoue une chaîne en or tout en vociférant ses incantations. Le rôle des femmes chamanes est ainsi de conjurer les maladies provoquées par les esprits au moyen d'incantations, mais aussi d'interroger le sort et d'appeler la pluie, entre autres choses. Lorsque les femmes chamanes viennent exécuter un rituel et concocter les breuvages pour expulser le mal, les Zhuang emploient l'expression *māy phok*. Le fait de réparer le tort fait aux génies se dit *kē yok* en zhuang (l. *kèè₂ bon*). Si on invite un spécialiste de la science des incantations afin que celui-ci vienne enfermer [un esprit], on dit *ñam* ou *kēt* (ou *khet*). La culture relative à la science des incantations est donc commune, dans une large mesure, aux Zhuang, aux Lao et aux Thaïs.

3. Analyse du culte au serpent mythique

Les Zhuang vénèrent de la même manière que les Lao et les Thaïs le serpent mythique, que l'on appelle *ngüüak*. La légende veut que le serpent mythique soit une divinité sacrée qui réside dans les eaux, et dont le faite du crâne soit semblable à des flammes et la crête, brillante et sifflante, dotée de quatre longs bras, chacun aussi long qu'un boa. Il en existe des noirs et des blancs. Le terme zhuang pour désigner cette divinité est *tū ngük*, proche en cela du terme thaï-lao (*twa ngüüak*). Il existe un adage parmi les populations zhuang : « lorsqu'il y a de l'eau, il y a un *ngük*, et s'il y a un *ngük*, c'est qu'il y a de l'eau ». On considère le serpent mythique comme une divinité sacrée

qui veille sur le fleuve. En réalité, il s'agit de la réminiscence d'un culte zhuang. Les minorités du sud de la Chine en témoignent en se tatouant le corps à l'effigie du Serpent mythique, tatouage que l'on appelle *cak mak* car il suit les lignes du corps. La pratique du tatouage chez les Zhuang équivaut à se métamorphoser en *ngüüak*, et ainsi écarter le courroux de ce dernier. Cette pratique peut être considérée comme un culte rendu à la divinité ophidienne, dont la tradition du tatouage aurait conservé la trace, laquelle s'est prolongée jusqu'à nos jours.

Les Tai du Yunnan, les Lao et les Thaïs connaissent également l'art du tatouage. Les Lao du Laos actuel ont non seulement conservé le tatouage, mais ont une tradition orale disant qu'à l'origine, leurs ancêtres étaient eux-mêmes des *ngüüak*. Que ce soit par le culte aux divinités ophidiennes comme par l'art traditionnel du tatouage, la culture zhuang ne se distingue donc pas de celle des Lao et des Thaïs.

4. L'architecture depuis les origines

Les Zhuang appellent l'accouchement « *tok fāk* », tout comme en langue thaï-lao. Le terme *fāk*, en zhuang, désigne le plancher de la maison, généralement fait de bambous. Les maisons des trois cultures (zhuang, lao, thaïe) sont identiques dans leur composition et dans leur structure. L'étage supérieur sert de lieu de résidence aux individus ; le dessous de la maison¹⁸, d'enclos pour les buffles, les cochons ou pour entreposer des choses diverses. Le *Via* [sic !] *Su* [?] *Liu Jiang* [柳江] indique que

les maisons traditionnelles des populations résidant au sud de la Chine sont bâties sur des pilotis de bois, que les villageois habitent à l'étage supérieur ; ils les appellent *lāng₁ kāng*, c'est-à-dire maison qui possède un enclos en dessous de la demeure proprement dite. Ces maisons peuvent être de taille petite ou grande, taille qui dépend surtout du nombre d'habitants qu'elles sont destinées à abriter.

La forme des maisons zhuang est à rapprocher de celles des habitants du site archéologique de la région de Hemudu 河姆渡, province du Zhejiang (Chine), dont la datation remonterait entre 5000 et 7000 ans. La structure architecturale de ces « *lāng₁ kāng* » a vraisemblablement inspiré les objets en bronze qui ont été mis au jour au cours d'excavations entreprises au mont Shizhai (sud de la province du Yunnan), avec d'autres objets de natures

¹⁸ I.e. espace compris entre les pilotis (l. *kàng₂ talāng₁*)

diverses. Ces objets présentent des caractéristiques similaires à celles des artefacts enfouis dans certaines fosses funéraires de la dynastie des Han, au Guangdong, Guangxi, Hunan et Guizhou qui ont fourni des vestiges en grand nombre. Les structures architecturales des maisons présentent ainsi des caractéristiques remontant à une haute antiquité, qui ont été adoptées par une grande variété de populations du sud de la Chine. Ce type de demeure est construit en bambou, les individus logent à l'étage supérieur et, à une époque reculée, il n'y avait bien sûr pas de lit et les villageois devaient s'asseoir ou s'allonger à même le plancher. Pour cette raison, le fait de mettre au monde un nouveau-né est appelé *tok fāk*, ce qui veut dire « tomber sur le plancher ». Cette locution s'est maintenue par la suite, alors même que la coutume avait évolué.

Les techniques architecturales traditionnelles des Zhuang sont donc similaires à celles employées par les Lao et les Thaïs. Le vocabulaire employé pour désigner les éléments de construction ou les outils, est très semblable d'une langue à l'autre.

Zhuang	Lao	Thaï	
<i>sao</i>	<i>sao</i>	<i>sao</i>	[« pilier »]
<i>sao yün</i>	<i>sao hing₂</i>	<i>sao hing₂</i>	[« pilier secondaire »]
<i>sao mē₁</i>	<i>sao mē₁</i>	<i>sao mē₁</i>	[« pilier porteur »]
<i>pē</i>	<i>pèè</i>	<i>pèè</i>	[« faitage »]
<i>pha</i>	<i>fā</i>	<i>fā</i>	[« cloison »]
<i>hōng₂</i>	<i>hààng₂</i>	<i>hààng₂</i>	[« pièce »]
<i>cān</i>	<i>sān</i>	<i>sān</i>	[« terrasse »]
<i>lāng₁</i>	<i>lāng₁</i>	<i>lāng₁</i>	[« maison »]
<i>paktū</i>	<i>patū</i>	<i>pratū</i>	[« porte »]
<i>khan dai</i>	<i>khan₂ dai</i>	<i>khan₂ dai</i>	[« escalier »]
<i>fung ñim₂</i>	<i>pààng₁ yiām₂</i>	<i>nā₂ tāng₁</i>	[« fenêtre »]
<i>hààk</i>	<i>khààk</i>	<i>khààk</i>	[« enclos »]
<i>mung ñā₂ khā</i>	<i>mung ñā₂ khā</i>	<i>mung ñā₂ khā</i>	[« toiture en paille »]

Le vocabulaire architectural varie donc peu d'une langue à l'autre. En ce qui concerne la composition et la forme des maisons des trois groupes ethniques, il y a également peu de différences. D'ailleurs, les mêmes proverbes se retrouvent dans les trois langues :

Zhuang	Lao	Thäi
(1) <i>tong rüün miā dààng</i>	<i>thōng hūüan mī khüü</i>	<i>bon rüüan mī khüü₁</i>
(2) <i>kyāng rüün myā khwēng</i>	<i>phüün₂ hūüan mī khāng</i>	<i>phüün₂ rüüan mī khāng</i>
(3) <i>pāy rüün myā pē</i>	<i>pāy hūüan mī pèè</i>	<i>plāy rüüan mī pèè</i>
(4) <i>dàày rüün myā kyān (hōng₂)</i>	<i>nae hūüan mī hààng₂</i>	<i>nae rüüan mī hààng₂</i>
(5) <i>nààk rüün myā cān</i>	<i>nààk hūüan mī sān</i>	<i>nààk rüüan mī sān</i>

[Traduction :]

- (1) [« Sur la maison, il y a une poutre »]
- (2) [« Sous le plancher de la maison, il y a la charpente »]
- (3) [« À l'extrémité de la maison, il y a le faîtage »]
- (4) [« Dans la maison, il y a des pièces »]
- (5) [« Hors de la maison, il y a une terrasse »]

Les Tai affectionnent l'emploi de la forme poétique, car elle marque l'esprit de l'auditoire. Ces dictons évoquent l'architecture des maisons de manière imagée, laissant apparaître les caractéristiques propres à la tradition architecturale.

Parallèlement, le vocabulaire qui sert à désigner les objets usuels dans la maison en rapport avec la construction sont similaires :

Zhuang	Lao	Thäi	
<i>fūk</i>	<i>fūk</i>	<i>fūk</i>	[« la paille »]
<i>sāt</i>	<i>sāt</i>	<i>sāt</i>	[« la natte »]
<i>mon thū₁</i>	<i>mààn</i>	<i>mààn</i>	[« le coussin »]
<i>fā kàà (fā mot)</i>	<i>phā₂ hom₁</i>	<i>phā₂ hom₁</i>	[« la couverture »]
<i>süt</i>	<i>mun₂</i>	<i>mun₂</i>	[« la moustiquaire »]
<i>phā cōng</i>	<i>phā khao₂</i>	<i>phān khāw₂</i>	[« le plateau pour la nourriture »]
<i>tang₁</i>	<i>tang₁</i>	<i>tang₁</i>	[« la chaise »]
<i>kē thuk</i>	<i>kī₁ hūk</i>	<i>kī₁ hūk</i>	[« le métier à tisser »]
<i>pan₁ dāy₂</i>	<i>pan₁ dāy₂</i>	<i>pan₁ dāy₂</i>	[« la chaise »]
<i>làt fāy₂</i>	<i>làt fāy₂</i>	<i>làt fāy₂</i>	[« la bobine de fil »]
<i>tūk</i>	<i>hūk</i>	<i>hūk</i>	[« tisser »]
<i>ñip</i>	<i>ñip</i>	<i>ñip</i>	[« coudre »]
<i>sèèw₁</i>	<i>sèèw₁</i>	<i>sèèw₁</i>	[« broder »]
<i>tat phang</i>	<i>tat phā₂</i>	<i>tat phā₂</i>	[« couper un tissu »]

<i>süüa₂</i>	<i>süüa₂</i>	<i>süüa₂ phā₂</i>	[« la chemise »]
<i>süün</i>	<i>sin₂</i>	<i>sin₂ (phā₂ thung)</i>	[« la jupe »]
<i>tham cup</i>	<i>thüü kup</i>	<i>swam kup</i>	[« le chapeau vietnamien »]

La similitude du lexique des trois langues relatif à ces objets de la vie villageoise est éloquente.

5. Analyse du système social d'après les termes d'adresse, en particulier les termes khàà₂ et cao₂, vocabulaire ancestral des langues zhuang, lao et thaï

Zhuang	Lao	Thaï	
<i>phà₁</i>	<i>phà₁</i>	<i>phà₁</i>	[« père »]
<i>mē₁</i>	<i>mèè₁</i>	<i>mèè₁</i>	[« mère »]
<i>kong (kung pō)</i>	<i>pū₁</i>	<i>pū₁</i>	[« grand-père paternel »]
<i>cà₁ càt</i>	<i>pū₁ mà₁n</i>	<i>pū₁ thwāt</i>	[« arrière grand-père pat. »]
<i>ñā₁</i>	<i>ñā₁</i>	<i>ñā₁</i>	[« grand-mère paternelle »]
<i>ñā₁ càt</i>	<i>yā₁ mà₁n</i>	<i>ñā₁ thwāt</i>	[« arrière grand-mère pat. »]
<i>āw</i>	<i>āw</i>	<i>āw</i>	[« oncle cadet paternel »]
<i>lūng</i>	<i>lūng</i>	<i>lūng</i>	[« oncle aîné »]
<i>pā₂</i>	<i>pā₂</i>	<i>pā₂</i>	[« tante aînée »]
<i>ā</i>	<i>ā</i>	<i>ā</i>	[« tante cadette paternelle »]
<i>nā₂</i>	<i>nā₂</i>	<i>nā₂</i>	[« parent cadet maternel »]
<i>nā₂ bāw₁</i>	<i>nā₂ bāw₁</i>	<i>nā₂ bāw₁</i>	[« oncle cadet maternel »]
<i>lūk</i>	<i>lūk</i>	<i>lūk</i>	[« enfant »]
<i>lān</i>	<i>lān</i>	<i>lān</i>	[« neveu/nièce/ petits-enfants »]
<i>lan</i>	<i>lēn</i>	<i>lēn</i>	[« arrière-petits-enfants »]
<i>pī (pīa)</i>	<i>āy₂</i>	<i>phī₁ sāy</i>	[« frère aîné »]
<i>nààng₂</i>	<i>nààng₂</i>	<i>nààng₂</i>	[« frère/ sœur cadet(te) »]
<i>phwa</i>	<i>phwa</i>	<i>sāmī (phwa)</i>	[« époux »]
<i>pā</i>	<i>mia</i>	<i>mia</i>	[« épouse »]
<i>pàà₂</i>	<i>phae₂</i>	<i>sa phae₂</i>	[« allié par mariage »]
<i>tā</i>	<i>phàà₁ thao₂</i>	<i>phàà₁ thao₂ (phàà₁ tā)</i>	[« beau-père/ grand-père maternel »]
<i>tāy</i>	<i>mèè₁ thao₂</i>	<i>yāy</i>	[« belle-mère/ grand-mère maternelle »]
<i>rao</i>	<i>hao</i>	<i>rao</i>	[« je, nous »]

Les termes d'adresse respectueux, *khàày₂* et *cao₂* ont une signification originelle, et quelle que soit leur origine, il est certain que *cao₂* zhuang est le même que le *cao₂* lao. Celui-ci signifie dans les deux cas, « propriétaire » (l. *cao₂ khààng*). On le retrouve par exemple dans les locutions *cao₂ bān₂* (« chef du village »), *cao₂ rüün* (« maître de maison »), etc. Quant au terme *khàày₂*, comme son équivalent lao (l. *khàày₂*), il désigne le serviteur. À l'origine, donc, il s'agit bien d'un nom commun, opposé à *cao₂*, et qu'on retrouve dans les expressions telles que *khàày₂ ñing* (« esclave fem. »), *khàày₂ sāy* (« esclave masc. »), *khàày₂ kèè₁* (« être au service de quelqu'un »), etc. On appelle aujourd'hui son interlocuteur *cao₂*, ce qui revient à l'élever au niveau de propriétaire de sa personne, c'est-à-dire à lui témoigner de la déférence. À l'inverse, on se désigne soi-même par le terme *khàày₂* pour se placer au niveau d'un serviteur et ainsi lui témoigner du respect.

Les termes d'adresse relevant de ce système de classes sociales distinguant entre maîtres (*cao₂*) et serviteurs (*khàày₂*), furent établis à une époque où la société primitive commençait progressivement à évoluer, par exemple lorsque les seigneurs villageois ou les chefs de clan les plus virulents ont étendu leur territoire jusqu'à contrôler de grands espaces. Les plus riches étaient propriétaires terriens et, par voie de fait, gouvernaient le peuple. Les liens sociaux obéissent progressivement à ce type de hiérarchie. Une partie de la population s'est ainsi retrouvée avec un statut de serviteurs ou d'esclave, dans l'exploitation du riz ou au service de maisonnées. De fait, en matière de rapports économiques, on fait encore aujourd'hui bien la distinction entre « les maîtres de maison et les serviteurs » (« *cao₂ hüüan kap khon sae₂* »). Par conséquent, il est devenu nécessaire de désigner les individus selon leur catégorie sociale, pour mettre en évidence les différents niveaux de stratification sociale ainsi que les interdits propres à chacun d'eux. Et ce parfois de manière assez brutale, comme en témoigne l'utilisation des termes d'adresse péjoratif *kū* (« moi ») et *müng* (« toi »).

Au fil du temps, les termes *khàày₂* et *cao₂* sont devenus des termes d'adresse respectueux et sont restés d'usage courant jusqu'à aujourd'hui. Ces données montrent ainsi que les groupes ethniques zhuang, lao et thaï ont connu des périodes au cours desquelles les rapports sociaux étaient fondés sur les relations entre les propriétaires terriens, qui administraient la production, et le petit peuple. Chez les Zhuang, ce système était celui des « *cao₂ tong₁* » (l. *cao₂ thī₁ din*). Les Zhuang désignaient alors le chef de leur groupe par le terme *rāng₁ hwa*. Le premier terme correspond au mot lao *lām₁*

(« relier », « attacher ») tandis que le second est l'équivalent du lao *phwak* ou *mū₁* (« groupe »). La locution *cao₂ tong₁* signifie donc littéralement « celui qui 'tient' le groupe », c'est-à-dire le dirigeant de la communauté, équivalent à la locution thaïe-lao *phàà₁ lām₁*. Le régime des *phàà₁ lām₁* et des *cao₂ tong₁* reposait sur la dominance d'un propriétaire terrien, dont la puissance était évaluée selon le système dit des « *sakdī nā* » – droit féodal sur les rizières – qui a perduré pendant très longtemps¹⁹.

Les termes d'adresse *khàà₂* et *cao₂* étaient à l'origine des noms communs, remontant à une période très ancienne, qui mettaient en évidence le statut de maître ou d'esclave d'un individu. Par la suite, ces vocables sont devenus des termes d'adresse respectueux, utilisés alternativement par les interlocuteurs.

Nous allons maintenant considérer le cas du gendre, *kheuy* en zhuang. Chez les Zhuang du sud du Guangxi, ce terme se dit *khī*, tandis que ceux du nord emploieraient le terme *kīa*, prononciation locale de *khīa*, qui pourrait provenir de *khàà₂* (serviteur). Il est cependant difficile de l'affirmer avec certitude, mais ce terme a bien un lien avec le régime du mariage tel qu'il était pratiqué jadis. Chez les populations zhuang, il y a très longtemps, le mariage fonctionnait sur la base d'une société matrilinéaire. Dans ce système, érigé autour de la femme, le gendre devait résider au domicile de la lignée maternelle de son épouse, et son statut ne se distinguait guère de celui de serviteur (*khàà₂*). Parmi les Zhuang résidant à l'ouest de Guangxi, une ancienne tradition voulait que lorsque l'on faisait monter un gendre dans la maison²⁰, le beau-père (tch. *phàà₁ tā*) lui demandait : « que viens-tu faire ici ? » Le gendre devait alors répondre : « je viens faire des enfants, je viens faire le serviteur, je viens puiser l'alcool de riz et le thé, je viens accomplir les travaux agricoles ! ». Le gendre se mettait ainsi spontanément en position de serviteur, ce qui lui permettait d'intégrer la lignée de son épouse. Jusqu'à

¹⁹ Ndt : Le système des *sakdī nā* (« pouvoir de champ ») est attesté historiquement dans la plupart des royaumes tai (Ayuthya, Lan Xang, Lan Na, etc.). Le terme *sakdī nā* (lit. « pouvoir de champs ») désignait au départ une surface cultivable (exprimée en *rai*). Dès le XV^e siècle à Ayuthya, le terme prend une connotation symbolique car même les bonzes, les femmes de maison, les esclaves, les marchands chinois, en furent pourvus. Le *sakdī nā* en était venu à ne désigner que la « valeur » du statut social.

²⁰ Ndt : rappelons que les maisons des Tai (et donc des Zhuang) sont bâties traditionnellement sur pilotis, et que seul l'étage supérieur servait de résidence. Les étrangers en visite n'étaient admis que sur la terrasse extérieure, elle aussi à l'étage. Entrer dans l'intérieur de la maison était réservée aux membres de la famille ; la montée du gendre est donc particulièrement significative, en ce qu'elle certifie son appartenance à la lignée (ici décrite comme matriarcale).

l'époque moderne, cette sorte de mariage est toujours restée en vigueur au Laos et en Thaïlande, même si sa signification a quelque peu changé. Aujourd'hui encore, le prétendant doit se marier dans la demeure familiale de sa fiancée, avant de s'y installer provisoirement, en compagnie des parents de celle-ci. S'ils s'y refusent, il va à l'encontre des obligations que doit remplir n'importe quel Lao. On peut donc se demander si le terme *kheuy* qui désigne le gendre dérive ou non du terme *khàà₂* (« serviteur »).

c. Analyse de l'évolution dans le domaine économique et commercial

Un examen du vocabulaire en usage dans le commerce des Zhuang montre que dès l'adoption d'une économie marchande, les populations zhuang, thaïe et lao ont été en contact constant. En témoigne la lecture des dix premiers cardinaux dans chacune trois langues : la plupart des chiffres sont semblables. Les Zhuang lisent : *dēw* (l. *nüng*), *sààng* (l. *sààng*), *sām* (l. *sām*), *sē* (l. *sī₁*), *hā₂* (l. *hā₂*), *hààk* (l. *hok*), *cet* (l. *cet*), *pēt* (l. *pèèt*), *kao₂* (l. *kao₂*), *sip* (l. *sip*). De surcroît, les Zhuang utilisent le même système de mesure que les Thaïs et les Lao : *khup* (l. *khup*, « multiplier », « ajouter »), *cāp* (l. *khüüp*, « empan »), *sààk* (l. *sààk*, « coudée »), *vam* (l. *vā*, « la brasses »). En outre, les dictons mnémotechniques d'équivalence sont identiques :

sààng cāp pen sààk (l. *sààng khüüp pen sààk*) : « deux empan font une coudée » ;

sē sààk pen vam (l. *sī₁ sààk pen vā*) : « quatre coudées font une brasses ».

Les Zhuang ont adopté des procédés de mesure des quantités de riz identiques à ceux des Lao et des Thaïs, procédés maintenus jusqu'à nos jours : *kààp* [capacité des deux paumes jointes], *kam* [« poignée »], *yip* (*ñip*) [« pincée »]. Parallèlement, on mesure l'or avec une unité appelée *lūy*, et l'argent avec une autre appelée *ngan* ; l'unité de poids est le *kan* ou *khan*. Les Zhuang, les Lao et les Thaïs effectuait ainsi toutes sortes d'échanges, humains et commerciaux, dans cette région, ce qui est assez bien attesté historiquement.

Outre un enrichissement mutuel, ces échanges commerciaux pouvaient également entraîner des litiges relatifs à des dettes ou à des problèmes de remboursement. Il y a même un dicton à ce sujet :

mīa süü₂ mīa khāy hūm mīa nē (l. *mī süü₂ mī khāy tààng₂ mī nē₂*) : « là où il y a du commerce, il y a des dettes »

mīa nē hūm mīa kon kē vap nē (l. *mī nē₂ tààng₂ mī khon kep nē₂*) : « là où il y a des dettes, il y a des débiteurs »

bà̀₁ mīa ngan khüün nē hüm nē nē (l. *bà̀₁ mī ngön khüün nī₂ tà̀ng₂ nī nī₂)* : « si on n'a pas d'argent pour rembourser, il faut prendre les jambes à son cou²¹ ! »

Ces dictons connus de longue date reflètent l'omniprésence du commerce et de l'endettement dans la vie quotidienne de ces trois groupes ethnolinguistiques.

d. Analyse des caractéristiques des chansons traditionnelles locales traditionnelles composées sur un mode poétique versifié

Les Zhuang, tout comme les Lao et les Thaïs, affectionnent la poésie, les vers, les rimes pour décrire leur vie quotidienne, pour exprimer leurs sentiments et toutes sortes de choses, mais aussi implicitement pour maintenir leur propre culture. La poésie versifiée présente des caractéristiques communes aux trois populations. Les règles de base sont les mêmes, tout comme les méthodes de composition artistique.

En ce qui concerne ce dernier point, le professeur chinois Li Fangui a écrit dans son étude intitulée *Thian Pao Thu Keu, l'art poétique vernaculaire de la région de De Bao*²², que la poésie versifiée dans les trois groupes ethniques reposait sur des caractéristiques communes héritées de la plus haute antiquité. L'auteur invite à pousser plus en avant les recherches et les études comparatives sur l'art poétique parmi les groupes ethniques minoritaires de parler tai. L'observation et l'analyse de l'évolution et du développement de la poésie versifiée des groupes Tai, qui présente un système complexe d'interrelations, donne tout son sens à la remarque de Li Fang Gui.

Les caractéristiques communes à la versification des trois groupes ethniques se sont maintenues jusqu'à nos jours. Elles apparaissent de façon très claire dans le système de rimes, qui est très strict à ceci près qu'il a subi des aménagements au cours du temps, car il s'agit d'un art vivant. À titre d'exemple, figurent ci-dessous quelques éléments de comparaison entre la poésie versifiée zhuang et la poésie lao (les rimes sont soulignées) :

²¹ Ndt : Jeu de mot intraduisible entre « dette » et « s'enfuir » qui, en zhuang, sont homonymes (*nē* l. *nī₂*). Notons qu'en lao, les deux termes présentent une différence tonale (*nī₂* / *nī*).

²² Aujourd'hui Teu Pao.

« Chant du désespoir amoureux » (poème chanté zhuang)

<i>kin in bàà₁ mīa nam</i>	<i>lē khān</i>
<i>kīaw cing bàà₁ mīa sam</i>	<i>thū hē</i>
<i>ñiw yā pāi bàà₁ kēw</i>	<i>mē₁ yāy</i>
<i>tung ñān pāi lap pāy</i>	<i>lē nā₂</i>
<i>tē tok lak pāi kwā</i>	<i>kū nān</i>
<i>yüün van kūn sam tān</i>	<i>kwāng₁ vā</i>
<i>nān mīa san rūng mā yā</i>	<i>long tààng₁</i>

Traduction :

Si, une fois la canne à sucre pressée, l'eau ne sort pas, le goût sera amer
 S'aimer sans cœur, c'est la tristesse qui nous attend
 On dit que rendre visite à son beau-père, cela est une bonne action
 Si on interroge souvent le sort, on voudra connaître le cœur de la belle,
 De jour comme de nuit, l'esprit ni le cœur ne sera en paix.
 Jeune belle, pourquoi ton cœur change-t-il plus souvent que jadis ?
 Depuis longtemps n'as-tu pas vu l'arc-en-ciel tomber sur la plaine ?

Poème versifié lao

<i>müü₂ nūng₁ khàà₂</i>	<i>hen nok ten siw</i>
<i>bin viw viw</i>	<i>mā cap hīaw phai₁</i>
<i>khèem nààng ñae₁</i>	<i>cwāp mū₁ pā siw</i>
<i>nok ten hiw</i>	<i>tham kon làà₂ lààk</i>
<i>hwa khit ààk</i>	<i>khī₂ àà₁ long mā</i>
<i>phwāk mū₁ pā</i>	<i>līaw hen lèèn₁ ñāt</i>
<i>nok salāt</i>	<i>bin sèèw₁ long kin</i>
<i>lèèw₂ lööy bin</i>	<i>nī pāi vāi₁ vāi</i>

Traduction :

Un jour, je vis un martin-pêcheur
 En train de voler. Il se posa sur une branche de bambou
 au bord d'un lac, guettant les petits poissons.
 L'oiseau affamé, rusa pour mieux appâter.
 Une idée lui est venue : il commence alors à déféquer.
 Les petits poissons affluent et se disputent la pitance
 Le rusé volatile pique alors vers les poissons,
 Avant de s'envoler à tire d'aile.

Ces deux poèmes à sept vers sont un genre de composition bien connu chez les Zhuang. Les vers du premier hémistiche comportent cinq pieds, tandis que ceux du deuxième n'en comportent que deux. Pour le poème lao, les hémistiches comportent respectivement trois et quatre pieds. Dans le poème zhuang, le dernier pied de la stance rime avec le cinquième pied du vers suivant. Dans le texte lao, le dernier vers de la stance rime avec le troisième pied du vers suivant. Dans les deux cas, la rime se fait donc entre le dernier

ped du vers et le dernier pied du premier hémistiche du vers suivant. Dans les poèmes en vers à sept pieds, il arrive que la rime du dernier pied se fasse avec le deuxième ou le quatrième pied du vers suivant, mais ce n'est pas la norme. L'important, en réalité, n'est pas qu'il y ait des vers courts ou long, ni même que les vers courts et longs soient mélangés, mais que la prosodie soit respectée.

Ainsi, les règles de versification de la poésie zhuang sont similaires à celles en vigueur chez les Lao. Lorsque l'on écoute un poème récité, on a la même impression de chant mélodieux qui flatte l'oreille, en raison de l'emphase mise sur les rimes et la tonalité.

Conclusion

La culture et l'histoire de l'ethnie zhuang sont, sans nul doute, profondément liées à celles des Lao et des Thaïs, et ce depuis l'origine. La présente étude a mis en évidence un grand nombre de caractéristiques communes, malgré la dispersion de ces populations dans plusieurs pays. M. Ang Kèn a d'ailleurs bien rappelé qu'« il n'y avait pas de frontière culturelle comparables aux frontières nationales, ni en matière d'appartenance ethnique, ni en matière linguistique ». Nous avons ainsi démontré au moyen d'éléments linguistiques l'existence de caractéristiques communes, historiques et culturelles, aux Zhuang, aux Lao et aux Thaïs. Les ancêtres de ces populations formaient un seul groupe, qui érigea une culture ancestrale. Au cours de l'histoire, les Lao se sont progressivement détachés des autres groupes et ont continué à construire et à développer leur culture éminente, un trésor de l'humanité.